LES DESORDRES DE L'AMOUR.

PAR

M. DE VILLEDIEV.

QUATRIEME PARTIE.

A PARIS,
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais. 1676.

LES DESORDRES DE L'AMOUR.

QUATRIE'ME PARTIE.

LE Roy fit des efforts incroyables pour reparer les desavantages que le premier voyage du Duc de Parme luy avoit fait recevoir, il s'avança à sa rencontre, il empescha long-temps que le Duc du Maine, qui avoit pris la campagne, ne le joignit : & quand malgré ses efforts il les investit à Yvetot, & à Caudebec, & auroit terminé la guerre, si quelques-uns de ses Generaux n'eussent preferé leur interest particulier à la tranquillité generale. Le

Duc de Parme fut dangereuſement bleſſé à Caudebec, & mourut peu de mois aprés des ſuites de cette bleſſure; la perte d'un ſi redoutable Ennemy conſola le Roy de ce que l'entrepriſe ſur Roüen avoit manqué, il envoya ſes troupes dans les quartiers, & prenant le ſien à Giſors, il y fit venir la belle Gabrielle, pour qui ſon amour devenoit ſi violent, qu'il ne pouvoit plus le contraindre.

Givry n'avoit eſté à aucune de ces expeditions, il s'eſtoit fait porter à ſon Gouvernement de Brie, où il taſchoit à ſe mettre en eſtat de s'éclaircir de ſon avanture. Plus il y réveoit, & moins il pouvoit la démeſler. Il eſtoit dans le fort de ces reflexions, & avoit commencé à monter à cheval pour la premiere fois, lors qu'en rentrant à Melun, on luy amena un Gentil-homme de Madame de Guiſe; elle le conjuroit par cét Envoyé de luy donner paſſage pour aller voir

la

la Ducheſſe ſa belle-mere, qui eſtoit tombée malade à Nemours en revenant de Bourbon, où elle eſtoit allée prendre des eauës.

Givry n'attendit pas la permiſſion du Roy pour ſatisfaire à cette priere, il ſe répondoit des honneſtetez de ſon Maiſtre, & envoyant à Madame de Guiſe un paſſe-port le plus ample qu'elle pouvoit le deſirer, il fut la recevoir à l'entrée de ſon Gouvernement, & la conduiſit juſques à Melun, où elle ſejourna une nuit. Mademoiſelle de Guiſe eſtoit de ce voyage, & ſi-toſt qui Givry pût rencontrer ſes yeux, il y chercha ſa bonne ou mauvaiſe deſtinée; mais il n'y trouva qu'une civilité indifferente, ſur laquelle il ne pouvoit aſſeoir aucun jugement.

Madame de Guiſe depeſcha le ſoir un Courier à Nemours, pour avertir la vieille Ducheſſe de l'heure où elle jugeoit y devoir arriver, & pendant

qu'elle écrivoit dans un cabinet proche de sa chambre, Mademoiselle de Guise s'estant mise vis à vis d'un miroir, où elle racommodoit quelque chose à sa coëffure, Givry l'a suivit, & luy dit d'une voix qui marquoit sa crainte & émotion.

La lettre de Madame vostre mere me sera-t'elle aussi favorable qu'une autre lettre m'a esté funeste ? Mademoiselle, & me donnera-t'elle le moyen de sçavoir les particularitez de ma disgrace. Ne parlons plus de cela, interrompit Mademoiselle de Guise, j'ay moy-mesme donné sujet à vostre temerité ; Je pensois estre encore dans ces premiers temps de nostre enfance, où les plus grandes familiaritez estoient innocentes : Vous n'en avez pas jugé de mesme, vous avez regardé comme une faveur ce qui n'estoit qu'un emportement de gayeté, & vous avez crû pouvoir escrire une lettre d'amour, à qui vous

avoit envoyé des vers amoureux. J'ay ſacrifié le reſſentiment de cette injure à la liberté du Chevalier d'Oiſe, & j'ay promis au Roy de ne m'en plus ſouvenir, ne la rapellez point dans ma memoire. Mais, Mademoiſelle, reprit Givry, ſi je n'avois jamais eu la temerité de vous eſcrire, & que vous deuſſiez à cette verité ce que vous avez accordé à la liberté du Chevalier d'Oiſe, ne me devriez-vous point auſſi la juſtice d'entendre mes juſtifications? Comment, vous ne m'avez point eſcrit? pourſuivit Mademoiſelle de Guiſe: hé cette lettre me fut apportée de voſtre part, elle eſt ſignée de voſtre nom, & deux ou trois meſſages ont confirmé l'audace dont elle eſt remplie. Comme je ne l'ay point veüe, reprit Givry froidement, je ne ſçay quelle audace vous y condamnez, mais je ſçay bien que je n'ay point eſcrit, que ſi j'en ay eu quelque deſir, je l'ay ſurmonté, &

qu'il eſt impoſſible que dans cette lettre mon nom ſe trouve de mon eſcriture.

Mademoiſelle de Guiſe trouva cette avanture ſi bijarre, qu'elle voulut l'aprofondir. Elle ſe ſouvint que comme elle jettoit cette lettre dans le feu, une de ſes Filles, à qui elle ne cachoit rien, & qui avoit trouvé cette declaration d'amour galamment eſcrite, l'avoit empeſchée de brûler. Elle fit appeller cette Fille, & luy ayant demandé ce qu'elle avoit fait de ce papier, elle ſçeut qu'elle l'avoit encore, & que par hazard il eſtoit dans une caſſette qu'elle apportoit à Nemours. Mademoiſelle de Guiſe promit à Givry de luy faire voir cette lettre le meſme ſoir, & quand Madame ſa mere fut retirée, Givry ayant conduit la jeune Princeſſe à ſon apartement, elle luy tint ſa parole. Mais quelle fut la ſurpriſe de Givry, quand il reconnut cette declaration d'amour

mour pour eſtre de la main du Marquis de Bellegarde ?

Il eſt vray qu'il a pû l'eſcrire, dit-il aprés avoir leu ; mais il devoit m'en demander l'aveu, & cecy cache ſans doute un miſtere que je crains de penetrer. Qui le fait ? ce miſtere, interrompit Mademoiſelle de Guiſe, & qui a pû vous impoſer des ſentimens ſi temeraires & ſi extravagans ? Je ne me plains point de cela, Mademoiſelle, reprit Givry, & la paſſion que le Marquis de Bellegarde m'attribuë, eſt trop glorieuſe pour eſtre deſavoüée. C'eſt luy qui vous eſcrit ſous mon nom, & bien qu'il ſoit vray que je n'aye pû vous voir telle que vous eſtes ſans vous adorer, je ſerois mort avant que de vous le dire, & Monſieur le Grand trahis noſtre amitié, quand il vous découvre un ſecret que je ne luy ay point permis de reveler. Mais helas ! adjouſta-t'il, avec un ſoûpir, ne me fait-il que cette trahi-

son? & ne vous escriroit-il point sous le nom d'autruy pour sonder vos sentimens pour luy-mesme.

L'amour est tout plein de caprices, & on ne peut en imaginer de si extravagans dont il ne soit capable. Mademoiselle de Guise avoit esté veritablement irritée de la temerité dont elle accusoit Givry, & ce qui luy déplaisoit en luy, devoit luy déplaire dans tous les Gentils-hommes du Royaume. Il n'y en avoit aucun mieux fait, & plus en passe d'une grande élevation que Givry : Mademoiselle de Guise avoit mesme un fond d'estime & de tendresse pour luy, cependant par une manie dont on ne voit des exemples que dans l'amour, elle trouva singuliere l'action du Grand Escuyer, & sentit une curiosité extraordinaire pour en sçavoir le motif. Elle fit diverses questions à Givry pour démesler, si Bellegarde avoit simplement parlé pour

son

ſon amy, ou s'il avoit voulu reconnoiſtre comme elle recevroit l'amour d'un autre que d'un Prince. Ce dernier ſoupçon luy plaiſoit plus que le premier, & bien qu'elle conſervaſt des dehors de fierté, & qu'elle feignist meſme de ne vouloir eſclaircir le crime du Marq. de Bellegarde que pour le mieux punir, il eſt certain que la rareté de l'avanture la luy faiſoit enviſager avec des yeux plus humains que ceux dont la premiere fois elle avoit leu cette lettre.

Givry ne démeſla rien de tout cela, il ozoit à peine lever les yeux ſur la jeune Princeſſe, & quand par ſes regards elle luy auroit donné quelque ſoupçon, ce qu'il connoiſſoit de ſa fierté l'auroit obligé à le démentir. Elle luy parut tantoſt irritée de ſon audace, & d'autres fois reſoluë à ne faire qu'en rire; mais bien que l'un & l'autre de ces mouvements fuſſent également funeſtes

pour ſes eſperances, la penſée que Mademoiſelle de Guiſe ſçavoit ſon amour, & qu'il l'en avoit luy-meſme entretenuë, le conſoloit de toutes les autres reflexions; & la nuit qui ſuivit cét entretien fut la plus douce qu'il eût paſſée depuis l'avanture de Corbeil.

Madame de Guiſe partit le lendemain d'aſſez bonne heure, & Givry l'ayant accompagnée auſſi loin qu'il le pût, laiſſa le ſoin de ſon Gouvernement à ſon Lieutenant de Roy, & ſe rendit à Giſors, où il eſtoit aſſuré de trouver le Marquis de Bellegarde; il ne l'avoit point veu depuis l'affaire de Corbeil, il eſtoit en ce temps-là au devant d'un ſecours que les Princes Proteſtans d'Allemagne envoyoient au Roy, ſous la conduite de ce meſme Prince Caſimir, qui déja eſtoit venu en France avec le Prince de Condé. Le Roy craignant que les Troupes de la Ligue ne dreſſaſſent quel-

quelque embuſcade à celles-là, avoit envoyé le Grand Eſcuyer leur nettoyer les chemins, & lors qu'il en eſtoit revenu Givry eſtoit bleſſé, & ſe faiſoit tranſporter en Brie. Il brûloit d'impatience de le voir pour luy demander l'explication de ſa lettre; il le trouva reveſtu d'une nouvelle Dignité, le Roy l'avoit fait Duc & Pair, & il en recevoit les complimens de ſes amis lors que Givry arriva.

Le nouveau Duc courut à luy les bras ouverts, & bien que Givry ne fut pas content de ſes procedez, il ne laiſſa pas de répondre obligeamment à ſes careſſes. Ils parlerent de nouvelles generales, le Duc de Bellegarde apprit à ſon amy, qu'on attendoit à Giſors la Princeſſe Catherine ſœur du Roy, qui aprés avoir eſté dans les mauvaiſes graces de Sa Majeſté, parce que malgré ſes deffences elle avoit voulu épouſer le Comte de Soiſſons, venoit recevoir le pardon de ſa deſobeïſ-

ſobeïſſance ; &, diſoit-on, donner ſon conſentement à un autre mariage. On ne parloit à la Cour que de la reception qu'on luy preparoit, & quand ces divers diſcours eurent fait l'entretien general, Givry ſe trouvant ſeul avec le nouveau Duc.

J'ay des nouvelles à vous apprendre à mon tour, luy dit-il, Madame & Mademoiſelle de Guiſe ont paſſé dans mon Gouvernement, & cette derniere m'a chargé d'une réponce à la lettre que vous luy aviez eſcrite. Le Duc de Bellegarde rougit, & Givry l'ayant remarqué : Je ne penſois pas, pourſuivit-il, avoir un Secretaire de voſtre importance, & je me ſerois bien gardé de vous donner tant de peine, ſi j'avois pû deviner que vous daignaſſiez la prendre. Trouvez-vous qu'elle ait mal reüſſi? repartit le Duc, & vous ay-je rendu de méchants offices d'amy, quand je vous ay mis en eſtat de parler à Mademoiſelle

ſelle de Guiſe comme ſon Amant declaré ? Je n'ay pas encore decidé, reprit froidement Givry ; ſi cette declaration m'eſt avantageuſe ou prejudiciable ; mais Monſieur le Duc, je ſçay bien qu'il eſtoit d'un amy ſincere & delicat, de ne rien faire ſur cela ſans en avoir mon aveu, & j'ay ſujet de croire que vous avez voulu me faire ſonder un guay dangereux, pluſtoſt que m'épargner une autre eſpece de peril. Il eſt vray, interrompit irroniquement le Duc de Bellegarde, que le détour ſeroit ingenieux, & que juſques icy nous avons veu beaucoup d'Amans avancer leurs affaires en parlant aux Dames qu'ils aiment, de la paſſion de leurs Rivaux : Qu'avez-vous donc voulu faire ? pourſuivit Givry, que le trouble du Duc confirmoit dans ſes ſoupçons, & qui eſtoit trop franc pour ſe déguiſer : Quel droit avez-vous eu de trahir mon ſecret, & quelle excuſe pouvez-

vous

vous donner au plus cher de vos amis, de ce que vous luy avez attiré toute l'indignation d'une perſonne qu'il vous avoit avoüé qu'il aimoit? J'ay jugé, reprit le Duc de Bellegarde, que du caractere dont eſtoit cét amour, il vous laiſſeroit long-temps languir ſans apprendre voſtre deſtinée, & comme je ſuis perſuadé que l'incertitude eſt le plus douloureux de tous les eſtats, j'ay voulu vous en tirer, & vous faire enſuite prendre voſtre party. Si Mademoiſelle de Guiſe a reçeu favorablement cette declaration de vos feux, vous eſtes un ingrat de recevoir ce ſervice avec tant de froideur; & ſi elle eſt veritablement irritée, je vous ay laiſſé la liberté de nier, & vous pouvez ou vous ſervir de voſtre raiſon pour vous guerir, ou continuër d'aimer ſans le dire, comme ſi je n'avois point eſcrit.

Givry avoit le naturel admirable, & aimoit parfaitement le Duc de Belle-

Bellegarde, il fut preſt à luy demander pardon de l'avoir ſoupçonné, & l'auroit fait, ſi un grand nombre de gens de la Cour les ayant interrompus, il n'avoit ſçeu ce meſme ſoir, que ſon amitié l'aveugloit, & que le Duc de Bellegarde eſtoit veritablement ſon Rival.

Madame de Maugiron executoit fidellement la menace qu'elle avoit faite à Givry de l'aimer malgré luy toute ſa vie. Les meſpris de cét Amant, & les hommages qu'elle recevoit tous les jours de pluſieurs autres, ne pouvoient rien changer aux ſentimens de ſon cœur : Elle avoit fait tant de queſtions aux gens qui paſſoient à Moulins, où depuis la mort du feu Roy la Reine Loüiſe s'eſtoit retirée, & avoit mis tant d'eſpions à la ſuite de Givry, qu'elle avoit découvert ſon amour pour Mademoiſelle de Guiſe. Il avoit fait du bruit à la liberté du Chevalier d'Oiſe, l'bi-

l'hiſtoire de cette lettre que Givry aſſuroit n'avoir point eſcrite, n'avoit pû eſtre ſi ſecrette, qu'une Amante jalouſe n'en eut appris quelque choſe; & dans le voyage que la Doüairiere de Nemours avoit fait à Bourbon, Madame de Maugiron qui l'y avoit veuë, s'en eſtoit fait aimer de telle ſorte, que quand la Reine Loüiſe ſe mit en Religion, Madame de Nemours prit Madame de Maugiron auprés d'elle. Elle y eſtoit lors que Madame & Mademoiſelle de Guiſe vinrent à Nemours. La jeune Princeſſe & Madame de Maugiron ſe regarderent avec beaucoup d'attention, & cette derniere, que la jalouſie poſſedoit, épia ſi bien les occaſions de découvrir les ſentimens de ſa Rivale, qu'elle les apprit de ſa propre bouche. La maladie de Madame de Nemours devenoit plus longue que dangereuſe, Mademoiſelle de Guiſe n'eſtoit pas obligée à garder de

gran-

grandes apparences de douleur, & laiſſoit ſouvent à Madame ſa mere le ſoin de demeurer auprés de la malade. Un ſoir que ſuivant ſa couſtume elle s'eſtoit retirée d'aſſez bonne heure à ſa chambre, & qu'en ſuite elle alloit ſe promener dans le Jardin, ſans autre compagnie que cette fille qui avoit toute ſa confiance, Madame de Maugiron les ſuivit; & ſe gliſſant derriere des palliſſades, entendit que Mademoiſelle de Guiſe diſoit,

Non la Mothe, je ne trouve pas le Grand Eſcuyer mieux fait que Givry, & je tay meſme avoüé plus d'une fois, qu'il m'eſtoit reſté une idée de ce dernier qui auroit pû avoir des ſuites tendres, s'il eut eſté un homme de mon rang; mais ſoit que cette manie fuſt ceſſée quand je revis Givry, ou que l'autre eſtant plus nouveau pour moy, ſçeut mieux trouver le foible de noſtre ſexe, il me donna plus d'attention

tention dans les Thuilleries, que ne m'en donna ſon amy. Ce qu'il fit pendant la Tréve me plût davantage, que ce que faiſoit l'autre, & je donnois à Givry des marques de tendreſſe & de familiarité, que je n'aurois ozé donner à Bellegarde ſans trouble & ſans ſcrupule. Quand je reçeus la lettre que tu ſçais, il me ſembla avoir vêu celuy qui me l'apportoit à la ſuite de Bellegarde, je la crûs de luy, & le dêpit de ce qu'elle n'en eſtoit pas, m'irritaſt autant contre Givry que ſon crime meſme. Ce n'eſt pas que j'euſſe voulu que Bellegarde m'euſt impunément parlé d'amour; mais le reſpect, & la bien-ſeance ménagez, j'aurois mieux aimé découvrir ces ſentimens dans ſon cœur, que dans celuy de Givry. J'ay meſme eu je ne ſçay quelle joye extraordinaire, quand à Melun j'ay deû juger qu'il eſt amoureux de moy.

Mais, Mademoiſelle, interrompit

la

la Mothe, qui vous a dit qu'il l'eſt? cette lettre eſt eſcrite au nom de Givry, & le grand Eſcuyer eſtant ſon amy particulier, n'a peut eſtre point eu d'autre intention, que de vous apprendre ſes feux ſans le commettre à voſtre colere. Tu n'as point d'entendement, reprit Mademoiſelle de Guiſe, ou tu ne croy pas ce que tu dis. Rappelles dans ton ſouvenir les actions que fit Bellegarde pendant la Tréve? remets-toy ſes regards devant les yeux? les meſſages qu'il me fait faire tous les jours? & ces vers de l'Amant inconnu qu'à tous momens on trouve ſur ma toillette, ou dans mes habits? Puiſque ce n'eſt point Givry qui les eſcrit, qui peut-ce eſtre que Bellegarde? Je ne voy aucun des gens de noſtre Party attaché auprés de moy, ils ſont tous mes parens ou mes inferieurs, & ne peuvent, ou n'oſent m'aimer. Bellegarde & Givry ſont les ſeuls qui dans le Party du Roy

m'ont

m'ont témoigné de l'attachement, l'un m'avoüe qu'il m'aime, l'autre m'écrit une lettre misterieuse; Tout ce qui est d'un caractere passionné part sans doute de l'un des deux, ce n'est point Givry qui m'a fait une declaration d'amour, c'est donc Bellegarde, & il a finement voulu sçavoir, par l'experience d'autruy, comme je la recevrois.

En achevant cette parole, Mademoiselle de Guise entra dans un parterre, où Madame de Maugiron n'auroit pû la suivre sans estre apperçeuë; mais elle en avoit assez entendu. Elle avoit impatience d'estre au lendemain, pour faire sçavoir à Givry le peu de fruit qu'il retiroit de son infidelité, & ne croyant pas ses lettres assez fortes pour le persuader, elle se fit un pretexte d'affaires à la Cour, & y arriva comme Givry sortoit de chez le Duc de Bellegarde.

Les pensées de Madame de Maugiron

giron allant toutes à Givry, elle ne chercha que luy, & n'eut pas grande peine à le trouver ; il receut un billet d'elle, qui l'avertiſſoit de ſon arrivée, & qui luy demandoit en grace qu'elle pûſt le voir diligemment. Cette nouvelle l'affligea, il craignoit la veuë de cette femme, & fut tenté de retourner ſur ſes pas à ſon Gouvernement ; mais venant à ſonger que ce procedé ſeroit mal-honneſte avec une perſonne qui ne ſe l'eſtoit point attirée, il ſurmonta ſa repugnance, & fut au lieu où Madame de Maugiron luy avoit marqué qu'il la trouveroit.

Elle n'avoit jamais eſté ſi belle & ſi propre que ce ſoir-là, Givry s'eſtonna dans ſon ame, qu'avec tant de charmes, & beaucoup d'amour, elle n'eut pû le retenir, & croyant qu'elle venoit luy en faire des reproches.

Eſpargnez-vous la peine de me dire le ſujet de voſtre voyage, Madame,

me, luy dit-il, je le devine en partie, & je sçay d'avance tout ce qu'un juste ressentiment peut vous dicter ; Mais, Madame, je suis un miserable qui ne puis joüir des faveurs du sort, & qui malgré le blâme secret que je donne à mon cœur, ne puis le guerir de son relaschement. Ayez-en le mespris qu'il merite, Madame, & sans porter vos bontez jusques à venir me reprocher mon inconstance, abandonnez-moy à mes dissipations & à mes tiedeurs. Je pourrois vous y abandonner en effet, repartit Madame de Maugiron, si elles estoient mes uniques rivales. Je ne sçay mesme si les soumissions de mon cœur n'iroient pas jusques à me consoler de mes mal-heurs, par vostre felicité, & si je ne vous pardonnerois point vostre amour pour Mademoiselle de Guise, si elle daignoit y répondre. Mais je ne puis vous abandonner à ses mespris, & aux trahisons de vostre

amy

amy Bellegarde ; & c'eſt contre ce deſtin que vous devez taſcher à vous deffendre, plutoſt que contre des reproches dont le caractere de ma tendreſſe me deffend de vous accabler.

Givry fut ſurpris de ce diſcours, & penſa laiſſer voir ſon trouble ; mais venant à ſonger que Madame de Maugiron avoit peut-eſtre des eſpions qui luy auroient appris l'apparence de l'avanture, ſans en penetrer la verité, il ſe remit, & luy répondit aſſez froidement. Je ne m'eſtonne pas, Madame, qu'ayant autant de merite que vous en avez, vous cherchiez des cauſes de ma tiedeur ailleurs que dans vous-meſme, & je comprens auſſi que ſoupçonnant le meilleur de mes amis de n'avoir pas aſſez combattu mes injuſtices, vous veüilliez vous en vanger en nous broüillant enſemble : Mais, Madame, je ne ſuis pas ſuſceptible de mauvaiſes impreſſions, & ce que je ſçay de vos

erreurs ſur Mademoiſelle de Guiſe, me fait juger qu'elles ne ſont pas moindres dans ce qui touche le Duc de Bellegarde. Non, non, interrompit Madame de Maugiron, ce n'eſt plus avec moy qu'il faut affecter ces déguiſemens. Je ſçay ce que je vous dis, par la bouche meſme de Mademoiſelle de Guiſe; & alors, luy racontant ce qui s'eſtoit paſſé à Bourbon, & à Nemours, elle le tranſporta d'une ſi furieuſe jalouſie, qu'il ne pût en eſtre le maiſtre.

Pardonnez-moy, Madame, luy dit il, en la faiſant éclater, ſi je vous rend témoin d'un tranſport qui doit vous eſtre ſi douloureux. Si j'avois aſſez de pouvoir ſur moy pour le moderer, j'en aurois eu aſſez pour reſiſter à ce qui le cauſe; & je vous aimerois encore autant que je vous ay aimée. Je vous jure par ce qui m'eſt de plus ſacré, que je voudrois au prix de la meilleure partie de mon

ſang

ſang avoir conſervé cette premiere paſſion. Mais, Madame, on n'aime point par choix, les caprices du cœur ſont les tyrans de la raiſon, & puis que je vous deſavoüerois en vain mon inconſtance, j'aime Mademoiſelle de Guiſe juſques à la fureur, & je ſuis capable des derniers effets du deſeſpoir, ſi je la voy me preferer un Rival de ma qualité. Peut-eſtre que ſans murmure je la verrois épouſer un grand Prince; mais je ne puis ſans mourir, luy voir de la complaiſance pour les feux d'un homme de mon rang. S'il eſt vray qu'elle en ait, vous ſerez bien-toſt vangée, & vous ne m'aurez pas appris inutilement la funeſte nouvelle que vous eſtes venuë me dire de ſi loin.

Il ſortit en achevant ces paroles, & aprés s'eſtre tourmenté la nuit entiere, il fut le lendemain chez le Duc de Bellegarde avant qu'il fuſt éveillé. Vous avez raiſon, luy dit-il, en ou-

vrant son rideau, de gouster un sommeil tranquille ; c'est à vous de joüir d'un profond repos, & à moy d'y renoncer : mais perfide Amy, que ne m'en avez-vous privé par les voyes ordinaires, & que vous avois-je fait, pour porter vostre trahison jusques à me rendre l'instrument de mon supplice ? C'est par l'aveuglement de ma confiance que vous avez veu les premiers effets de l'esprit de Mademoiselle de Guise ; Ce fut moy qui vous menay à Paris pendant la Tréve ; Ce furent les permissions que j'obtiens du Roy qui vous donnerent la commodité de la regaler au Camp ; C'est de mon nom que vous vous estes servy pour luy declarer vostre amour ; Et c'est par l'erreur où vous l'aviez mise, que vous m'avez engagé à luy dire le premier que cette lettre estoit de vous : Estoit-elle la seule personne du monde sur qui vous puissiez arrester vos desirs ?

&

& s'il eſt inévitable de la voir ſans l'aimer, ne pouviez-vous luy découvrir vos feux par un autre que par moy-meſme ?

Le Duc de Bellegarde auroit encore pû ruzer s'il l'eut voulu, ce que Madame de Maugiron avoit rapporté ne le convainquoit de rien ; mais ſa propre conſcience l'accuſoit, & il avoüa ingenuëment à Givry, qu'il aimoit Mademoiſelle de Guiſe, que cét amour eſtoit né dans les Thuilleries dés le premier jour qu'il l'avoit veuë : Qu'il s'eſtoit augmenté par les autres rencontres, & finalement que c'eſtoit pour ſonder ſon cœur qu'il luy avoit eſcrit la lettre que Givry avoit veuë. Si elle y euſt répondu obligeamment, adjoûta-t'il, j'aurois fait tant d'efforts pour me vaincre, que peut-eſtre je me ſerois vaincu. Mais puis qu'elle n'a pour vous aucune favorable prevention, laiſſez-moy pourſuivre un

cœur où vous n'avez point de droits, & ſongez que s'il y avoit des engagemens qui puſſent deffendre contre les traits de Mademoiſelle de Guiſe, Madame de Maugiron vous en auroit deffendu.

Ils eurent encore pluſieurs diſcours ſemblables, qui enfin ſe fuſſent aigris, & ne leur auroient pas permis de ſe ſeparer auſſi bons amis qu'ils avoient veſcu, ſi le Duc de Montpenſier n'eut interrompu leur entretien. Ils luy parurent émeus, il remarqua qu'ils ſe regardoient avec indignation, & les tranſports de la jalouſie ſont ordinairement impetueux, que Givry ne fut pas long-temps ſans luy apprendre ce qu'il devinoit déja. Givry ne nommoit perſonne, & le Duc de Montpenſier comprit ſeulement qu'un intereſt d'amour les broüilloit; mais le Roy, qui fut d'abord informé de la choſe, & qui ſçavoit parfaitement les affaires de Givry,

vry, l'envoya chercher, & ſe ſervit ſi à propos du pouvoir qu'il avoit ſur ſon eſprit, qu'il en calma le deſordre.

Qu'avez-vous avancé auprés de Mademoiſelle de Guiſe, luy diſoit-il, que vous ſoyez en droit de deffendre contre un Rival? Si l'un de vous eſt quelque jour aſſez fortuné pour en obtenir quelque faveur, j'auray peut-eſtre de la complaiſance pour le deſeſpoir de l'autre; mais juſques à ce temps-là, qu'avez-vous à vous diſputer? & dequoy vous portez-vous envie?

Givry fut preſt de dire au Roy, que ce n'eſtoit pas ſans cauſe qu'il portoit envie à ſon Rival; mais le reſpect qu'il devoit à Mademoiſelle de Guiſe l'ayant retenu, & craignant de plus que s'il declaroit le bon-heur du Duc de Bellegarde, il ne fuſt aſſez mal-heureux pour luy en donner luy-meſme la connoiſſance, il aima mieux ne rien dire, & ſe contenta

d'assurer Sa Majesté, qu'il ne donneroit point un exemple de division entre les Chefs de son Party.

Pour tenir plus aisément cette parole, il retourna dans son Gouvernement, où le Roy vouloit venir en bref, & où il jugeoit avoir quelques ordres à donner pour sa reception. Avant son départ il vit arriver Madame Catherine, & obtint de Sa Majesté que cette Princesse prendroit Madame de Maugiron auprés d'elle, comme la Reine Loüise l'y tenoit autrefois, il luy fit mesme donner une pension, afin qu'elle se maintint à la Cour avec plus d'éclat: & si elle avoit pû se contenter d'une simple amitié, & de beaucoup de soins pour sa fortune, elle auroit esté satisfaite de Givry; mais elle contoit pour rien tout ce qui n'estoit point de l'amour, & quoy qu'elle pûst faire, il luy estoit impossible de le rallumer dans le cœur de Givry.

Ils

Ils avoient ſur cela des converſations, qui marquent trop bien l'extravagance de l'amour, pour n'eſtre pas racontées. Vous reviendrez quelque jour à moy, luy diſoit-elle, & il eſt impoſſible que tant d'amour & tant de conſtance ne touchent enfin voſtre cœur. Il connoiſtra la difference d'une Amante de mon caractere, & d'une jeune perſonne ſans amour, il s'eſtonnera de ce qu'il a pû la connoiſtre ſi tard, & honteux de ſon aveuglement, il voudra le reparer par une ardeur plus violente encore que la premiere. Ne vous repaiſſés point de cette chimere, repliquoit Givry, un amour qui meurt ſans que le dépit le tuë, ne renaiſt gueres dans le cœur d'un homme de mon âge. Je voy dés à preſent tout ce que le temps pourroit me découvrir; Je conviens que vous meritez un cœur plus fidelle, & que je ſuis injuſte quand je répons ſi mal à voſtre ten-

dreſſe ; mais en fait d'amour, le diſcernement de la raiſon n'opere rien ſur le cœur, & s'il faut vous avoüer toutes mes indifferences, je penſe que j'aimerois plûtoſt une troiſiéme perſonne, que je ne retournerois à vous. Cela eſt dur à dire ; mais il me ſemble qu'il le ſeroit encore plus de vous amuſer d'une vaine eſperance. Pouſſe tes duretez plus loin, reprit Madame de Maugiron ; en verſant quelques larmes, & adjouſte que tu me hay plus que tu ne m'as aimée. Je ne t'en aimeray pas moins pour cela ; ma fatale paſſion n'a beſoin d'aucun eſpoir pour ſubſiſter, & il y a long-temps que ſans luy elle ſemble reprendre de nouvelles forces. Tu ne m'en dois aucune reconnoiſſance, ce n'eſt pas un amour volontaire ; mais tu me dois quelque pitié de ce que les Aſtres me traitent avec tant de rigueur.

Il en avoit beaucoup en effet, & il n'y

n'y a rien qu'il n'eut voulu faire pour voir cette femme dégagée ; mais on ne guerit pas de ce mal auſſi aiſément qu'on en devient malade. Elle continua de l'aimer malgré luy, & malgré elle ; & il retourna à Melun auſſi injuſte & auſſi ingrat, qu'elle l'avoit trouvé en arrivant à Giſors.

Le voyage que le Roy faiſoit en Brie, eſtoit un heureux achemine-ment à la tranquillité du Royaume ; le Peuple ſe laſſoit de la guerre, & le Duc du Maine avoit un intereſt particulier de la terminer. Dans le dernier voyage que le Duc de Parme avoit fait en France, le jeune Duc de Guiſe en avoit receu de grandes careſſes. Les Eſpagnols diſoient tout haut, qu'un homme de ſon âge & de ſon activité, eſtoit plus propre à oppoſer au Roy, qu'un Chef avancé vers la vieilleſſe, & dont la ſanté n'eſtoit pas vigoureuſe. Madame la Ducheſſe du Maine trembloit de

crainte, ces discours n'eussent leur effet. Elle connoissoit Madame de Guise pour une Princesse altiere, qui la traiteroit avec hauteur si son fils devenoit Chef du Party, & elle aimoit mieux se soûmettre aux ordres du Roy, que de voir son mary commandé par un jeune homme. Elle estoit incessamment aux oreilles du Duc, pour le porter à faire son accommodement pendant qu'il avoit l'authorité, & luy faisoit craindre qu'il ne le fist moins avantageux quand il ne l'auroit plus. Il goustoit assez cét avis; mais il ne pouvoit avoir d'effet tant que le Roy seroit Heretique; & Sa Majesté le jugeant comme ses ennemis, avoit sincerement resolu de se faire instruire.

On fit pour cela une Tréve de trois mois, pendant lesquels Sa Majesté s'estant avancée jusques à Melun, on y recommença des Conferences plus sinceres de la part de la Ligue, que

que n'avoient eſté les premieres. Elles eſtoient à peine ouvertes, que Madame & Mademoiſelle de Guiſe repaſſerent en Brie pour retourner à Paris, où elles remenoient en litiere la Doüairiere de Nemours. Elles ne virent point le Roy, Madame de Guiſe craignoit, ſi elle le voyoit, de s'attirer quelques reproches du Duc du Maine; mais elle en receut des complimens par la bouche de Givry, & cet Amant les ayant en ſuite accompagnées juſques aux Portes de Paris, il trouva en ſortant de diſner la commodité de parler un moment à Mademoiſelle de Guiſe.

Oſerois-je vous demander, Mademoiſelle, luy dit-il, ſi vous avez enfin rendu juſtice à mon innocence? & ſi la colere où m'expoſoit une lettre ſuppoſée, eſt pleinement effacé de voſtre cœur? Vous n'avez rien deſavoüé de ce que cette lettre contient, repartit Mademoiſelle de Guiſe

ſe froidement, & ce n'eſtoit pas l'eſcriture qui m'en déplaiſoit, c'eſtoit le ſens. J'avouë, & j'avouëray touſiours, pourſuivit Givry, que j'ay pour vous un amour qui va juſques à l'adoration; mais je deſavouë l'audace qu'on a eu de vous le faire ſi toſt connoiſtre, je l'aurois reſpectueuſement conſervé dans mon cœur, juſques à ce qu'un ſervice ſignalé en eut en quelque ſorte autorizé l'aveu, & ſi j'avois eſté aſſez malheureux pour vous eſtre touſiours inutile, j'aurois attendu que ma mort en découvrant ma temerité, l'eut expiée. Tout cela vous eſtoit encore aiſé, reprit Mademoiſelle de Guiſe du meſme ton, vous n'aviez qu'à nier l'amour qu'on vous attribuoit, je n'aurois fait aucune perquiſition pour vous en convaincre; Mais, Mademoiſelle, interrompit Givry, c'eſtoit vous qui me parliez, vous eſtes ma Divinité viſible, je vous dois une religieuſe ſince-

rité,

rité, & quand j'aurois voulu vous la déguiſer, mes yeux vous l'auroient découverte. A quoy butte ce diſcours, interrompit la Princeſſe d'un air chagrin, j'ay promis au Roy, & je vous en repete la promeſſe, que je ne me ſouviendray jamais de tout ce qui s'eſt paſſé. Je vous prie une fois pour toutes, n'en parlons de noſtre vie. Il me ſemble, Mademoiſelle, reprit Givry, penetré de douleur, qu'à Melun vous ne me fiſtes point ce commandement; permettez-moy de vous dire, que vous aviez lors quelque curioſité qui vous rendoit ce diſcours plus agreable, ou que depuis vous y avez fait des reflexions qui me ſont deſavantageuſes. Mademoiſelle de Guiſe rougit du reproche de Givry, & cette rougeur confirmant ce qu'avoit dit Madame de Maugiron; Há! s'écria-t'il, tranſporté de jalouſie, il n'eſt que trop vray que les temeritez qu'on trouve

en

en moy ſi condamnables, ſont excuſées dans mon Rival, & que je ſuis le plus mal heureux de tous les Amams.

Il ne pût en dire davantage, on vint avertir Mademoiſelle de Guiſe qu'il falloit partir, & elle prenoit ſi peu de plaiſir à ce que luy diſoit Givry, qu'elle ne ſe fit pas attendre. Givry la conduiſit juſques au caroſſe, & le ſuivit encore deux heures; mais à peine dans tout ce temps Madame de Guiſe peut-elle en tirer quatre paroles. Il retourna auprés du Roy, ſi affligé & ſi melancolique, que Sa Majeſté s'en apperçeut. Elle eut la bonté de le tirer à part, & de luy demander, ce qui le rendoit ſi triſte. Há! Sire, repartit Givry, preſque les larmes aux yeux, Mademoiſelle de Guiſe me haït, & ſi le reſpect que je luy dois me permet d'en dire davantage, elle aime le Duc de Bellegarde. Le Roy voulut

lut ſçavoir ſur quelles apparences Givry fondoit cette opinion, & l'Amant affligé n'ayant pû le luy celer; Les caprices d'une jeune perſonne dont le cœur n'eſt encore determiné à rien, repartit le Roy, ſont auſſi changeans que vaſtes, Bellegarde n'eſt pas plus en paſſe de l'épouſer que vous, toutes ſes eſperances doivent ſe borner à luy plaire. S'il n'a que celles-là, je vous ménageray tant d'occaſions de le primer, qu'enfin vous ſerez le plus heureux. Vivez ſeulement bien avec luy pour l'amour de moy, & laiſſez moy le ſoin du reſte.

Cette promeſſe conſola un peu Givry, il comprit comme le Roy le luy diſoit, qu'en effet Sa Majeſté pouvoit luy donner tant de moyens de ſervir Mademoiſelle de Guiſe, que la reconnoiſſance l'emporteroit ſur la prevention : Et ſacrifiant les mouvemens de ſa jalouſie aux volon-

volontez d'un Maistre si familier & si obligeant, il ne se passa rien de plus aigre entre ces Amans, à Melun qu'à Gisors.

Cependant la conversion du Roy & la Paix generale du Royaume touchoient également à leur terme. Sa Majesté persuadée par les raisons des Docteurs qui l'instruisoient, fit abjuration dans l'Eglise de Saint Denis, & son heresie ayant esté le seul obstacle qu'il eut trouvé dans le cœur des Peuples, il n'y eut pas si tost renoncé, que Paris ouvrit ses portes à son Prince legitime.

Le Duc du Maine, & les autres Princes de sa Maison ne l'y attendirent point, ils se retirerent à Soissons, où depuis ils firent leur accommodement, & il ne resta dans la Ville que la Doüairiere de Nemours, qui estoit encore trop foible pour partir, & Mademoiselle de Guise, qui ne pût l'abandonner. Le

Roy

Roy pour tenir à Givry la parole qu'il luy avoit donnée, faiſoit tous les jours des graces à la Maiſon de Guiſe par ſon organe, il le chargea d'un ſauf-conduit pour le Duc du Maine; & quand Sa Majeſté entra triomphant dans Paris, elle permit encore que Givry, avec une Brigade des Archers de ſa Garde, allaſt garantir la maiſon de Madame de Nemours de toute inſulte. Ce n'eſtoit pas que la reduction de Paris eſtant volontaire, deût y faire apprehender aucun deſordre ; mais comme la Maiſon de Guiſe avoit eſté l'appuy de la Ligue, & que parmy le peuple il y a touſiours des ſeditieux, qui ſur le pretexte d'eſtre zelez taſchent à s'enrichir d'un pillage, le Roy crût devoir uſer de cette precaution, & en donna le ſoin à Givry. Il courut s'aquitter de cét ordre, & ſe preparoit à l'accompagner de toutes les offres qu'on pou-

pouvoit attendre de ſon amour; mais il fut bien ſurpris de ſe voir prevenu par le Duc de Bellegarde, & de le trouver à la teſte d'un gros de Volontaires, poſant un Corps de Garde à la porte de l'Hoſtel de Nemours.

Qui vous a donné ordre de faire ce que vous faites? luy dit il, brûlant de colere, & d'où vient que de voſtre ſeul mouvement vous poſez ainſi des Corps de Gardes dans quelques quartiers de la Ville? Je rendray compte au Roy de mon action, repartit froidement le Duc de Bellegarde, & ce n'eſt pas à vous d'en prendre connoiſſance. C'eſt ſi bien à moy, pourſuivit Givry, que ſi preſentement vous ne faites partir ces gens, je vais les charger, & nous verrons en ſuite lequel de nous deux ſera mieux avoüé de Sa Majeſté. Vous abuſez des droits de noſtre ancienne amitié, reprit le Duc, &

vous

vous me ferez enfin oublier ce que nous eſtions autrefois, pour me ſouvenir de ce que nous ſommes. Je vais vous en rafraiſchir la memoire, interrompit Givry, en mettant l'eſpée à la main, & c'eſt pour avoir eſté trop bons amis que nous devons eſtre ennemis irreconciliables. Alors les deux Rivaux oubliant les ordres du Roy, ſe lancerent l'un ſur l'autre avec une fureur ſans égale, & n'auroient pas combattu long-temps, ſans laiſſer de ſanglantes marques de leur combat, ſi Mademoiſelle de Guiſe, qui d'une feneſtre avoit veu le commencement de cette diſpute, ne fuſt venuë en perſonne taſcher d'en empeſcher la ſuite. Elle ſe meſla courageuſement entre les deux Rivaux, & ſa preſence ayant calmé toute leur fureur, elle ne leur eut pas ſi toſt ordonné de s'arreſter, qu'ils mirent leurs eſpées à ſes pieds. Quoy ! dit-elle durement

à Givry, c'eſt vous qui vous oppoſez aux ſoins qu'on prend pour noſtre ſureté ? vous n'eſtes pas content d'avoir combattu contre les enfans du feu Duc de Guiſe, vous voulez encore expoſer ſa mere & ſa fille au pillage, & c'eſt par une ingratitude ſi viſible que vous eſperez vous établir dans mes bonnes graces. Moy ? Mademoiſelle, interrompit tendrement Givry, je ſuis ingrat envers vous ? & je veux vous expoſer au pillage ? Que faites-vous donc ? pourſuivit Mademoiſelle de Guiſe, & qu'eſt ce que je viens de voir & d'entendre ? Vous m'avez veu jaloux qu'un autre que moy vous rendit ce petit ſervice, reprit il, & pour mon deſeſpoir je vous vois faſchée de ce que j'empeſche cét autre de vous le rendre. Je ne veux le recevoir ny de l'un, ny de l'autre, repartit Mademoiſelle de Guiſe, renvoyez vos gens, & ne venez point donner aux mutins

mutins une exemple d'impunité, nous nous gaderons mieux ſeules, que par le ſecours de deux hommes ſi peu reſpectueux. Et alors commandant imperieuſement aux deux Partis de ſe retirer, les deux Chefs furent contraints de leur en donner l'ordre. Ils les firent toutesfois tenir aux environs, & demeurerent en perſonne auprés des Princeſſes, pour eſtre aſſurez qu'il ne leur ſeroit fait aucun outrage. Ils n'eurent pas long-temps beſoin de cette precaution, le Roy fut à peine entré dans Paris que le calme s'y rétablit comme ſi jamais il n'y avoit eu de deſordre. Sa Majeſté fut en toute ſureté à Noſtre-Dame, & de là vint diſner au Louvre, où elle receut les premiers hommages des plus zelez de ſes ſubjets. Aprés le diſner le Roy alla voir paſſer une Garniſon Eſpagnole que les Ligueurs avoient receuë, & à laquelle il donna paſſeport,

port, & pendant ce temps le Brigadier qui avec les Archers de sa Garde avoit accompagné Givry, estant venu luy dire ce qui s'estoit passé entre les deux Amans; le Roy envoya les chercher, & leur deffendit si absolument de se quereller à l'avenir, que depuis ils n'en eurent plus l'assurance.

Toutes les actions de Mademoiselle de Guise avoient confirmé Givry dans la connoissance de son mal-heur, elle avoit mieux receu les excuses du Duc de Bellegarde que les siennes: toutes les paroles aigres s'étoient addressées à Givry, & les douces à son Rival; Elle ne rencontroit point les yeux de Bellegarde sans trouble, & Givry ne voyoit dans les siens que de l'embarras ou de l'indignation. Il en conçeut un déplaisir qui luy osta son enjoüement naturel, & qui luy changea si fort le visage, que le Roy craignit qu'il

qu'il ne tombaſt dangereuſement malade. Sa Majeſté qui l'aimoit cherement, & qui eſtoit ſenſible aux peines que cauſe l'amour, fit ce qu'elle pût pour le ſoulager. Elle eut la bonté de voir Mademoiſelle de Guiſe, & de luy parler en ſa faveur. Quand le Duc du Maine fit faire quelques propoſitions, le Roy ne voulut les recevoir que par la bouche de Givry, il luy donna un pouvoir general pour traiter avec le Duc de Guiſe, & il fut le ſeul Mediateur entre le Roy & ces Princes; mais toutes ces faveurs de Sa Majeſté eſtoient mal expliquées, Mademoiſelle de Guiſe croyoit que Givry les exigeaſt, & luy vouloit mal de ce qu'il la commettoit ainſi aux diſcours du Roy, & de toute la Cour. Ce mécontentement avoit meſme plus d'une cauſe, le Roy avoit trouvé Mademoiſelle de Guiſe tres-belle; elle avoit aſſez d'ambition

pour porter ſes penſées juſques au Trône, & on parloit déja de la diſſolution du mariage de Sa Majeſté avec la Reine Marguerite comme d'une choſe reſoluë. Le Duc de Bellegarde qui avoit de grandes intrigues, & qui ſçavoit ſe ſervir de tous ſes avantages, avoit laiſſé croire à Mademoiſelle de Guiſe qu'il ſeroit utile à ſes deſſeins, & ſemoit adroitement quelques paroles, qui luy faiſoient craindre que l'amour de Givry n'y apportaſt de l'obſtacle: le Roy l'aimoit, & il eſtoit vrayſemblable que cette amitié balançoit les charmes de Mademoiſelle de Guiſe. Ces imaginations avancerent ſi bien les affaires du Duc de Bellegarde, qu'à peine Mademoiſelle de Guiſe conſervoit pour Givry des meſures de civilité. Madame Catherine, qui comme la belle Gabrielle, & toute la Cour, eſtoit venuë à Paris, y avoit amené Mada-

me

me de Maugiron ; Et il n'y eut rien que cette femme ne tentaſt pour profiter des rigueurs de Mademoiſelle de Guiſe ; mais la deſtinée de cette Amante, & celle de l'infortuné Givry, eſtoient d'aimer ſans qu'on les aimaſt, & loin que les mépris qu'on leur témoignoit reveillaſſent leur courage, il ſembloit que leur amour s'augmentaſt par ces contrarietez.

Les deux premieres mois d'aprés la reduction de Paris furent employez par le Roy à reſtablir le Parlement, à faire des Declarations avantageuſes pour ſes fideles ſubjets, & à recevoir les Deputations de Roüen, & de pluſieurs autres Villes Ligueuſes qui revenoient à l'obeïſſance. Mais au bout de ce temps-là, les Eſpagnols qui eſtoient au deſeſpoir de ne pouvoir plus émouvoir de troubles domeſtiques dans le Royaume, eſſayerent de l'attaquer par

le dehors. Le Comte de Mansfeld aſſiegea la Capelle, & le Roy jugeant prudemment que ſi les Ennemis faiſoient quelque progrez en France, le reſte des Ligueurs reprendroient courage, fut en perſonne taſcher de faire lever ce Siege. Il ne pût y arriver aſſez à temps, il ſçeut en chemin que la Ville eſtoit renduë, & voulant reparer cette perte par quelque conqueſte, il fit deſſein ſur Laon, qui eſtoit comme le fort du reſte des Ligueurs. Le Duc du Maine eſtoit encore de leur nombre, le Duc de Guiſe avoit fait ſon accommodement, & la plus grande partie des Princes de ſa Maiſon avoient ſuivy ſon exemple; mais le Duc du Maine avoit des ſcrupules qu'on ne pouvoit vaincre, il ne vouloit reconnoiſtre le Roy, que quand il auroit ſon abſolution de Rome, & ſur ce pretexte tenant touſiours la campagne, il appuyoit les entrepri-

ſes

ſes des Ennemis. Le Roy ayant eſté averty que ſes enfans eſtoient dans Laon avec quelques autres des plus opiniaſtres Ligueurs, crût que s'il les tenoit, il obligeroit plus aiſément le reſte du Party à implorer ſa Clemence; mais pour ne pas ſe reprocher qu'il eut manqué à prendre toutes les voyes douces avant que de tenter les rigoureuſes, il envoya avertir les Princeſſes de la Maiſon de Lorraine, qu'il eſtoit contraint d'en venir à de grandes extremitez contre le reſte des Ligueurs, & qu'il auroit une extreme joye ſi elles pouvoient en ſeparer les Princes de leur Sang. Il aimoit trop Givry pour charger de cette commiſſion un autre que luy. Il luy donna ſes ordres, & luy recommandant la diligence, Givry fut le lendemain avant midy à l'Hoſtel de Guiſe. Il y trouva Mademoiſelle de Guiſe ſeule, Madame ſa mere eſtoit allée à un Service dont

elle avoit bien voulu la dispenser; & Givry ayant fait dire à la jeune Princesse qu'il venoit de la part du Roy pour chose fort importante, fut conduit dans sa chambre avant qu'elle fust hors du lict. Il l'a trouva si belle en cét estat, qu'il ne pût estre le maistre de son transport, il se laissa tomber à genoux à costé de son lict, & prenant une de ses mains, qu'il baisa avec beaucoup d'ardeur, il auroit porté son audace plus loin, si la Princesse l'ayant repoussé, ne luy eut dit d'un ton imperieux: Insolent, vous servez-vous du nom du Roy pour venir me faire des offences, sortez de ma chambre, & n'y remettez jamais le pied, que vous n'ayez mieux appris ce que vous devez à une Princesse de mon rang. Ces paroles saisirent si fort Givry, qu'il demeura appuyé contre un fauteüil comme s'il eut esté un Terme; & l'effet de ce saisissement pas-

sant

ſant auprés de Mademoiſelle de Guiſe pour une deſobeïſſance, elle renouvella ſes commandemens, & les accompagna de paroles ſi mépriſantes, que Givry ne pût les ſouſtenir. Oüy, Mademoiſelle, dit-il, d'une voix qui annonçoit ſon deſeſpoir, vous ſerez obeïe; Le temeraire Givry n'entrera jamais dans voſtre chambre, & comme il ne peut renoncer à voſtre veuë ſans mourir, ſon ſang va bien-toſt expier le mal-heur qu'il a eu de vous déplaire. Il ſortit en achevant ce dernier mot, & ſi on eut crû l'officieuſe la Mothe, on l'auroit retenu; mais Mademoiſelle de Guiſe avoit ſes raiſons de ne la croire pas, ſes remontrances & ſes prieres furent vaines, & tout ce qu'elle pût obtenir, ce fut qu'elle pourroit faire chercher Givry, & luy dire de ſon mouvement ce qu'elle jugeroit propre à le conſoler.

Elle le trouva dans le Jardin de l'Hoſtel de Guiſe, où il ſe promenoit comme un homme forcené. A quoy avez-vous donc penſé ? luy dit-elle en l'abordant, quand vous vous eſtes porté avec Mademoiſelle de Guiſe à des libertez ſi condamnables ? Eſt-ce de cette ſorte qu'on obtient les faveurs d'une Princeſſe vertueuſe & pleine de courage ? & la regardiez-vous comme une Ville rebelle que vous auriez reſolu de prendre d'aſſaut? J'ay tort, repartit languiſſamment Givry, & j'avouë que mon tranſport n'a conſulté ny mon reſpect, ny ma raiſon. Mais le moindre regard de Mademoiſelle de Guiſe, m'auroit remis dans mon devoir, & il n'eſtoit point neceſſaire d'y adjouſter ce torrent de paroles mépriſantes. Un mouvement de paſſion dans un homme perdu d'amour, n'eſt peut-eſtre pas un crime ſi peu remiſſible que Mademoiſelle

de

de Guiſe l'a jugé ; mais c'eſt que d'un Amant qui déplaiſt ; toutes choſes ſont injurieuſes ; C'eſt ma perſonne qui offence Mademoiſelle de Guiſe, & non pas mon amour, & l'attentat que j'ay commis n'auroit pas eſté puny ſi ſeverement dans le Duc de Bellegarde qu'en moy. Vous le ſçavez, Mademoiſelle, & vous n'avez pas oublié ce que Mademoiſelle de Guiſe vous dit ſur cela dans les Jardins du Chaſteau de Nemours ; Cette converſation m'a eſté rapportée mot à mot, & je la reconnois pour la ſource de toutes les rigueurs que j'ay éprouvées depuis. Je n'en parleray jamais qu'à vous, je tourne tous mes reſſentimens contre moy-meſme, & c'eſt par ma mort ſeule que je veux ſoulager mes mal-heurs; mais faites-moy la grace de dire à Mademoiſelle de Guiſe, que je n'en ignore aucun, & que celuy qui me reduit dans le deſeſpoir où je ſuis, n'au-

n'auroit pas esté si grand, si les autres ne l'avoient precedé. La Mothe estimoit Givry, & fut veritablement touchée de l'estat où il luy paroissoit, elle fit ce qu'elle pût pour luy donner quelque soulagement, & tantost niant ce qu'il disoit au sujet du Duc de Bellegarde, d'autrefois taschant de l'adoucir, il ne tint pas à elle qu'il ne reprit quelque tranquillité; mais il en estoit devenu incapable. Mademoiselle de Guise méprisante, irritée, & prevenuë secrettement en faveur d'un Rival, luy inspiroit mille funestes resolutions. Il fit un grand effort pour se contraindre en parlant à Madame de Guise & à Madame de Nemours, & eut tant de pouvoir sur luy-mesme, qu'elles ne remarquerent point l'alteration de son esprit? Mais ce moment de contrainte ne servit qu'à rendre aprés sa fureur plus violente. Il retourna auprés du Roy, qu'il trou-

trouva déja campé devant Laon, il luy rendit mille graces de la part des Princeſſes du compliment qu'il avoit daigné leur faire, elles en auroient volontiers profité ſi on avoit voulu les croire ; mais le Duc du Mayne eſtoit ſi accouſtumé au commandement, qu'il ne pouvoit y renoncer qu'à la derniere extremité. La Ville de Laon fut priſe, & le deſeſperé Givry chercha tant d'occaſions de s'y faire tüer, qu'il reüſſit dans ſon deſſein, il fut bleſſé ſur la brêche, & mourut trois ou quatre jours aprés. Comme il ſçavoit que cette occaſion ſeroit chaude, & qu'il avoit un ſincere deſſein de mourir, il écrivit avant que d'y aller une Lettre à Mademoiſelle de Guiſe, qui m'a eſté donnée en original, & dont voicy mot à mot la copie.

VOus verrez en apprenant la fin de ma vie, que je ſuis homme de parole,

le, & qu'il eſt vray que je ne voulois vivre qu'autant que j'aurois l'honneur de vos bonnes graces ; car ayant appris voſtre changement, je cours au ſeul remede que j'y puis apporter, & vais perir ſans doute, puiſque le Ciel vous ayme trop pour ſauver ce que vous voulez perdre, & qu'il faudroit un miracle pour me tirer du peril où je me jetteray. La mort que je cherche & qui m'attend, m'oblige à finir cette lettre. Adieu donc belle Princeſſe; Voyez par mon reſpectueux deſeſpoir ce que peuvent vos meſpris, & ſi j'en eſtois digne.

Cette lettre ne fut point renduë à Mademoiſelle de Guiſe, l'homme qui la luy apportoit fut fait priſonnier par un Party des Ennemis, & c'eſt ſans doute pourquoy elle eſt parvenuë juſques à nous ; mais cette Princeſſe n'eût pas beſoin de la voir, pour apprendre de quel genre de mort l'infortuné Givry periſſoit.

Le

Le Roy que cét accident touchoit juſques à l'ame, & qui pendant les deux ou trois jours que le bleſſé vêcut ne quita preſque point ſon chevet, tira de ſa bouche l'aveu de ſon deſeſpoir, & quand il fut retourné à Paris, il s'en plaignit douloureuſement à Mademoiſelle de Guiſe. Vous m'avez tüé Givry, Mademoiſelle, luy dit-il, & vous avez plus affoibly mes Troupes par ce traict de voſtre cruauté, que le Duc du Mayne par tout l'effort de ſes Armes. Si les faveurs que j'ay tâché de faire à voſtre Maiſon avoient attiré de vous quelque reconnoiſſance, vous auriez eu plus d'êgards pour un homme qui m'étoit ſi cher & ſi neceſſaire; mais la perte que vous y faites vous en punit aſſez. La nature ne fait pas tous les jours des gens du caractere de Givry, & quelque beauté que vous ayez, vous aurez de la peine à voir dans vos fers un captif

de

de cette importance. Mademoiſelle de Guiſe qui depuis quelque temps ne regardoit plus Givry avec des yeux ſi favorables, ne crût point avoir fait une ſi grande perte : Elle ne fit que ſoûrire des reproches du Roy, & tâchant meſme à luy faire connoiſtre qu'il avoit quelque part aux cruautez qu'il blâmoit, ces aveus obligeans, effacerent inſenſiblement le ſouvenir du mort ; mais rien n'eût ce pouvoir ſur l'eſprit de la trop conſtante Madame de Maugiron, elle tomba dans une langueur qui ne finit qu'avec ſa vie : Et pendant que Paris raiſonnoit de cris d'allegreſſe pour les abſolutions du Pape & pour la reünion de tous les Partis, cette Amante expiroit en prononçant le nom du trop aimable, & trop inconſtant Givry.

Les exemples que j'ay choiſis pour perſuader la malignité de l'amour, ne pouvoient finir par une Hiſtoi-

Hiſtoire plus capable d'inſpirer toute l'horreur qu'il merite. Givry eſtoit le plus accomply de tous les hommes de ſon ſiecle, il ſe trouvoit à vingt-ſix ans comblé d'honneurs, favoriſé des bonnes graces de ſon Roy, & en paſſa d'obtenir toutes les Dignitez où un Gentil-homme peut monter. Un deſeſpoir amoureux fit avorter ces eſperances, & priva le Royaume d'un de ſes plus beaux ornemens. Cette meſme paſſion jetta dans le deſordre, & conduiſit enfin à la mort une femme dont la conſtance & la ſincerité meritoient une meilleure deſtinée. Ainſi finiſſent preſque toutes les perſonnes qui s'abandonnent ſans reſerve à cette fatale manie. Si on la reſſent foiblement, elle eſt une ſource intariſſable de perfidie & d'ingratitude; Et ſi on s'y ſoûmet de bonne foy, elle mene juſques à l'excez du déreglement & du deſeſpoir.

Amour,

Amour, cruel Amour, enchantement des ames,
Helas! ne verrons-nous jamais,
La funeste effet de ces flames,
Respecter dans nos cœurs, la sagesse, & la paix.

Fin de la Quatriéme & derniere Partie des Desordres de l'Amour.